

Explorer

PROFESSION CROQUE-MORT

Ils honorent les défunts
Ils consolent les vivants

Comment côtoyer de près la mort
dans une société qui la refoule ?
Comment accompagner les personnes
endeuillées sans soi-même perdre pied ?
Pour le savoir, nous avons passé
une semaine avec des agents
des pompes funèbres, à Orléans.
La mort est leur métier, voici leur vie.

Texte : Marie Bocton

Photo : Cyril Chigot pour La Croix L'Hebdo

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Les agents des pompes funèbres s'activent autour de nos défunts. Mais, tout à notre douleur, nous les remarquons à peine. De simples silhouettes noires, polies et pro, mais interchangeable.

« Nous, les croque-morts, personne ne nous voit. Ce qui est d'ailleurs bon signe ; cela veut dire que les obsèques se déroulent comme prévu, nous a confié l'un d'eux sur le terrain. Quand on nous remarque, c'est qu'il y a un couac. » Juste. Et tellement injuste pour eux. À l'occasion de la Toussaint et du Jour des défunts, nous avons

fait le choix de leur donner la parole. Ce sont eux, en général, qui posent les questions en vue d'organiser les funérailles. Nous changeons ici de focale et les interrogeons à leur tour. Pour qu'ils nous racontent leur métier, ses duretés, ses non-dits, ses beautés parfois. Pour qu'ils nous détaillent, aussi, ce qu'ils voient de nous, de l'intérieur de nos familles ou encore de l'interdit jeté sur la mort dans nos sociétés contemporaines. En cela, ces femmes et ces hommes ont quelque chose à nous dire de nous-mêmes.

Marie Bocton



BRUNO LEVY



Lundi 3 octobre.

« Si je lui parle, peut-être qu'il peut m'entendre ? »

Le soleil lutte de son mieux mais, rien à faire, les nuages résistent. Sur le boulevard Alexandre-Martin, en plein centre-ville d'Orléans, c'est l'effervescence des lundis matin. Entre l'assureur Axa, qui reçoit ses premiers clients, et le restaurant L'École des sales gosses, où l'on s'active déjà en cuisine, les pompes funèbres Caton. Le tourbillon de la vie et, plantée au beau milieu, la mort. Certains passent devant l'agence sans même la remarquer, d'autres détournent le regard, d'autres encore pressent le pas.

Catherine, elle, y a rendez-vous. Sa mère, Simone, 91 ans, est décédée la veille. « Je viens de l'Ehpad. On aurait dit qu'elle dormait. » C'est dit sans une larme, juste un sanglot ravalé. « Je vous offre quelque chose ? », demande Marie Selleron. Le petit café, rien de tel quand le trop-plein d'émotion menace. La discussion reprend ; la conseillère funéraire sait trouver les mots quand, en face, la voix tremble. Et puis, doucement, elle en vient aux arbitrages : cérémonie civile ou religieuse, inhumation ou crémation, etc.

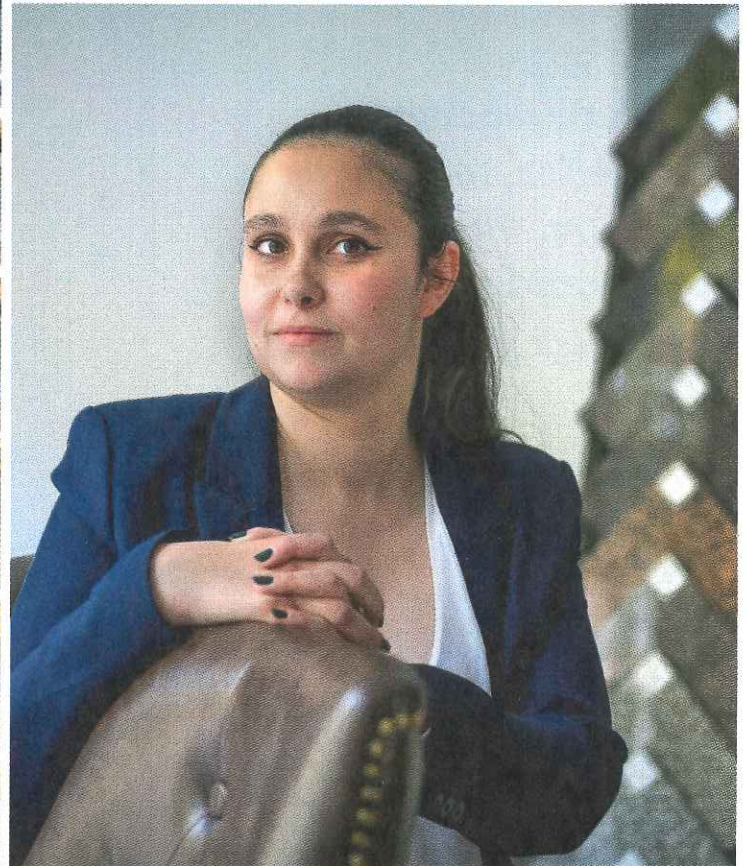
À chaque famille ses évidences. Ses arguties sans fin, aussi. Ce matin, c'est l'avis de décès qui travaille Catherine. Chaque mot est soupesé. Faut-il annoncer

la mort de « Madame » Simone L. ou, simplement, de Simone L. ? (« Pas "Madame", ça fait esbroufe. Enfin, si... Si, c'est quand même elle la vedette de la journée ! Si, mettez "Madame". ») Faut-il préciser les mandats électifs de feu son père ? Fait-on figurer le conjoint d'une des petites-filles alors que l'autre divorce ? Comme pour chaque avis de décès, on parle plus des vivants que des morts.

Côté cérémonie, Catherine opte sans ciller pour une célébration religieuse. Marie appellera la paroisse dans la foulée, c'est promis, et prévient : « Ce ne sera peut-être pas une messe, mais une bénédiction par un benévole. » En l'absence de prêtres, l'immense majorité des funérailles est célébrée par des laïcs. La cliente tique : « Maman était pourtant pratiquante, ça, on ne peut pas lui enlever ! » Elle se fait finalement à l'idée : « De toute façon, l'église, c'était plus pour le côté "cérémonie" que pour le côté "religieux". » Vient l'heure du choix du cercueil, la conseillère passe en revue les différents modèles, du Plazac à 758 € au Chambord à 5 002 €. Pendant que Catherine fait son choix, Marie se replonge illico dans ses dossiers. Elle les connaît par cœur ; il lui suffit du nom du défunt pour dépeindre



Conseillère funéraire au sein des pompes funèbres Caton (Loiret), entreprise familiale, Marie Selleron accueille les familles et organise les funérailles en amont. Elle a postulé « par hasard » mais elle reste « par choix ».



sa famille. Renée V. : « *Ses fils ne sont d'accord sur rien : ni sur le cercueil, ni sur l'inhumation, rien.* » Le juge doit bientôt trancher. Pierre C. : « *Lui, c'est hyper touchant. C'était un prof de dessin et sa famille a commandé un cercueil sans vernis pour peindre dessus son tableau préféré (Les Tournesols de Van Gogh, NDLR).* » Josiane P. : « *Là, c'est triste. Elle était en froid avec ses deux filles et aucune n'était là pour la mise en bière. Quand j'ai appelé pour savoir si elles comptaient venir, j'ai compris qu'elles étaient chez le notaire...* » L'employée s'arrête net et résume : « *Dans le funéraire, on voit tout.* » C'est même un poste d'observation privilégié de l'humanité. Et dans ses moindres recoins, des plus lumineux aux plus ténébreux. Catherine s'est décidée : ce sera le cercueil Plazac. « *Bon choix, je le vends beaucoup celui-là !* » répond Marie. Une phrase toute faite pour mettre à l'aise ceux qui, comme Catherine, optent pour le produit d'entrée de gamme. Reste à gérer le transfert au funérarium. « *Ah... Le funérarium, ce sera bientôt mon tour. Parce que moi, l'Ehpad, jamais ! C'est trop moche, l'Ehpad. Je préfère encore...* » Catherine vacille. « *Faut pas dire ça,*

reprérend Marie, avant de bifurquer vers un sujet plus léger, décrochant une ébauche de sourire en face. La cliente, qui l'avait gratifiée d'un « Madame » en entrant, la quitte en l'appelant par son prénom. « *C'est fréquent,* » relève la conseillère en souriant. Marie a choisi le funéraire après un BTS en communication. « *J'ai postulé par hasard mais, aujourd'hui, je reste par choix. On arrive dans la vie des familles à un moment tellement particulier...* » Elle est convaincue d'être là où elle se doit d'être. Des moments durs, il y en a, elle l'avoue. Le pire ? Les enterrements d'enfant. « *Quel que soit l'âge, d'ailleurs.* » Il y a un an, le décès d'un trentenaire l'a bouleversée. « *Quand j'ai reçu ses parents, seul le papa parlait. La maman, rien.* » Mais, au moment de partir, elle a demandé à Marie : « *Alors... mon fils... il ne reviendra pas ?* » La conseillère a fait non de la tête et la maman endeuillée a ajouté : « *Mais si je lui parle, peut-être qu'il peut m'entendre ?* » Des mois après, Marie en parle encore avec des cailloux dans la voix. « *Après ça, vous rentrez chez vous le soir et vous relativisez tout. La chambre des enfants est encore en désordre, oui... et alors ?* »

LE FUNÉRAIRE EN CHIFFRES

644 300 décès ont été recensés en France en 2021 (Insee). 73 % des décès ont lieu à l'hôpital ou dans un Ehpad. **60 %** des défunts sont inhumés, 40 % font l'objet d'une crémation. En 2016, **74 %** des obsèques sont religieuses et **26 %** civiles, selon le Crédoc (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie). Près de **45 %** des personnes choisissent d'organiser leurs obsèques à l'avance. Le secteur des services funéraires compte 25 000 salariés ; son chiffre d'affaires se monte à **2,5 milliards d'euros.**

Mardi 4 octobre.
« Allez, ma petite mère, on va te rendre coquette »

C'est l'heure de la toilette mortuaire pour Simone. Au funérarium, Christophe Jannot, le thanatopracteur, enfile sa blouse bleue et sort la défunte de la case réfrigérée. Simone est là... et, pourtant, elle n'est plus. Elle semble comme suspendue entre deux mondes. Il y a là quelque chose de vertigineux. D'indicible aussi. Les mots sont trop étroits pour dire ces choses-là. Pas une once de malaise chez Christophe. Pas le genre du bonhomme. « *Moi, vous savez, j'ai été para dans l'armée, alors...* » Alors ? « *J'ai vu pas mal de choses dans ma vie.* » On redoute, avouons-le, qu'il pose ses mains de Rambo sur la défunte, si frêle. À tort. Christophe commence par la masser. Longuement. Les tempes, le front, les mains. « *Faut aimer les gens pour faire ce métier.* » Il la lave ensuite, la recoiffe. « *Allez, ma petite mère, on va te rendre coquette* », dit-il en cherchant un blush rose pâle assorti au rouge à lèvres. « *Je travaille le maquillage au doigt, ça donne un meilleur rendu.* » On peut être un ancien des missions commando et un as du fard à joues.

Pourquoi maquiller un défunt ? Pour recréer l'illusion du vivant ? Toujours cette volonté de nier la mort ? « *Non, c'est pas ça. Pour moi, gommer les stigmates de la mort, c'est un peu rendre un dernier hommage.* » Christophe replace la dépouille dans sa case réfrigérée mais pose, avant, sa main sur l'épaule de Simone. « *C'est pour dire "Bon voyage".* » Alors qu'il remballage ses affaires, on l'entend parler tout seul : « *Moi, plus ça va, plus je me dis qu'il y a quelque chose après.* » Comment encaisse-t-il ce face-à-face quotidien avec la mort ? « *Faut un truc, à côté, pour respirer. Moi, c'est le krav-maga.* » D'où ses épaules bodybuil-dées. Le « thanato » partage sa vie entre le funérarium et les sports de combat. Quand on l'appelle pour un soin, il arrête tout et lance aux copains : « *Faut que j'y aille, la mort m'appelle !* » Il est fier de son bon mot. « *Cela fait marrer ceux qui me connaissent. Les autres, ils doivent se dire : "C'est qui ce type ?"* »



Il est formel : la dimension morbide du métier ne l'entame pas. Vraiment ? « *Ah vraiment !* » Aucun défunt ne l'a jamais hanté ? « *Si, les gosses. Ça, les gosses...* » Le souvenir d'une fratrie le poursuit encore. « *C'est une famille qui avait eu un accident sur l'autoroute mais tout le monde était sain et sauf. Et puis le père fait sortir les gamins sur la voie d'arrêt d'urgence et là un type, qui roulait à 200 km/h, les fauche tous les trois. 4, 7 et 10 ans. Je revois encore leurs trois petits corps étendus là...* »

Il s'interrompt net. Surtout, ne pas flancher. « *Faut que j'y aille, j'ai des soins qui attendent.* » Chaque soir, il « *tourne la page* » et oublie tout. D'ailleurs, « *la petite dame que je viens juste de préparer, j'sais déjà plus son nom* ». À l'entendre, c'est très bien ainsi : « *Ce serait trop déprimant s'il fallait que je prenne chaque deuil sur mes épaules.* » Il les a pourtant larges.

Thanatopracteur, Christophe Jannot dispense, sur demande des familles, les soins qui permettent de préserver le corps mais aussi d'embellir le visage du défunt.



Mercredi 5 octobre.

« On voit des choses qu'on ne devrait jamais voir »

Aux entrepôts des pompes funèbres Caton, en banlieue d'Orléans, on slalome entre les cercueils. « *On s'y fait ! Tant qu'il n'y a personne dedans, ce sont juste des boîtes* », lance un employé, tout en préparant le cercueil de Simone. Il vient de clouer sur le couvercle une petite plaque indiquant « *Simone L. 1932-2022* ». C'est ainsi qu'on résume une vie tout entière : un tiret entre deux dates.

Gautier Caton, qui a repris l'entreprise paternelle, surgit entre deux enfilades de cercueils. Dans la famille, on est croque-mort depuis cinq générations. De quoi nouer un lien singulier avec la mort. « *Dans ce secteur, on se sait mortel. Impossible de l'oublier ! Du coup, au quotidien, rien ne nous atteint, rien n'est grave.* » Voilà pour le côté pile. Côté face : « *On est obsédé par la mort. À force de voir des drames du matin au soir, on imagine toujours le pire, la noyade en mer, l'accident de scooter, etc.* »

Dominique, l'un des porteurs de cercueil, part récupérer les documents requis pour les funérailles de Simone. Faire la tournée des administrations, c'est sa bouffée d'oxygène. Cela contrebalance – un peu – les transferts, « *le truc le plus dur du boulot* ». C'est en effet aux agents des pompes funèbres, une fois la mort constatée par un médecin, de récupérer les dépouilles et de les transférer au funérarium. Et, quand on est « *de transfert* », certaines semaines ressemblent à une nuit sans fin. Ces derniers jours, il a fallu aller chercher une femme enceinte de huit mois battue à mort par son conjoint ; un motard déchiqueté sur la route ; un vieillard décédé chez lui

depuis plusieurs semaines... Les scènes les plus sanglantes ne sont pas toujours les plus marquantes. Dominique, lui, repense souvent à un bébé. Victime de la mort subite du nourrisson, le petit avait été déshabillé pour être ranimé, en vain. « *Et quand je suis arrivé, on m'a demandé de le rhabiller. Et ça, je ne sais pas pourquoi, c'était surhumain pour moi. Habiller un bébé, déjà, ce n'est pas simple, mais un bébé mort...* » Comment reprend-on pied ? « *Il n'y a rien à faire. Dans ces cas-là, je passe la soirée à zapper devant la télé.* »

Que lui inspire cette intimité quotidienne avec la mort ? « *Ce qui me frappe toujours, dans le funéraire, c'est qu'on voit tout le monde. Les miséreux, les châtelains, tout le monde. À la fin, ils se retrouvent tous entre quatre planches... Pour ça, la mort, c'est juste. Plus que la vie.* »

Le patron, qui gère un peu plus de 200 salariés, se dit conscient des duretés du métier. « *Sur le terrain, les équipes voient des choses inimaginables. Des choses qu'on ne devrait jamais voir.* » Une psychologue intervient en interne pour aider les employés en souffrance. On sonde chacun discrètement ; officiellement, personne ne consulte. Dénier ? Réflexe viriliste ? Rien de tout cela selon Marie-Pierre Arnault, l'une des rares femmes à effectuer des transferts : « *Faut être du métier pour savoir ce qu'on vit. Quand il faut aller "dépendre" un pendu, il n'y a que le collègue avec qui on s'y est collé qui peut vraiment comprendre.* » Certaines scènes, même des années après, restent des plaies béantes. ●●●

Vue sur les stocks du dépôt des Pompes funèbres Caton, à Saint-Cyr-en-Val. L'entreprise compte plus de 200 salariés.



Jeudi 6 octobre.

« La mort, moi, je sais ce qu'il y a après »

Aux abords du petit cimetière de Traînou, en périphérie d'Orléans, l'air semble figé. Mission de la matinée pour Mickael Joos : préparer la fosse de Simone. Pour lui, pas de contact avec les défunts, ni avec les familles. « *Moi, je creuse !* », lance le fossoyeur. À le voir suer à grosses gouttes, on repense à la remarque d'un autre employé, la veille : « *Le boulot du croque-mort, c'est de faire disparaître les corps. On fait un peu de social autour, on met des jolies fleurs et tout... Mais, en vrai, notre métier, c'est ça.* »

Le jour des funérailles, Mickael patiente dans un coin du cimetière en attendant de venir sceller la tombe. La douleur des proches, il ne la voit donc que de loin. « *Après, il y a quand même des enterrements qui marquent.* » Comme ? « *L'autre jour, on a enterré un gamin. Le cancer, je crois. Il avait l'âge du mien : 7 ans. Là, les larmes, elles montent...* » Mickael a un « truc » dans ces cas-là : « *Faut lever les yeux au ciel. Bien haut, hein ! Comme ça, elles montent moins vite.* »

Cet après-midi, il enchaîne avec une exhumation. « *Là, c'est quitte ou double : je peux tomber sur des petits os bien propres ou sur un mélange... comment dire ça ? Enfin, un truc bien sale, quoi !* » Pas besoin de détails, sa grimace parle d'elle-même.

De son côté, la décision est prise, il souhaite une crémation. Pourquoi ? « *Parce que la mort, moi, je sais ce qu'il y a après...* », lâche-t-il, un sourire triste au coin des lèvres. Idem pour la plupart de ses collègues ; la crémation a clairement les faveurs des agents funéraires. Exit la pérennité de la plaque gravée – et le culte des morts qui va avec –, place à l'effacement complet. « *Oui, mais pas dans les cœurs !* », nuancent-ils.

Crématorium des Ifs, à 20 km de là. Sur place, Cyril, costume noir impeccable et queue-de-cheval vissée sur le haut du crâne, s'assure que « *tout se consume normalement* » via le petit œilleton de l'appareil crématoire. Derrière lui, des poubelles recueillent ce qui ne fond pas : les clous du cercueil

Mickael Joos (ci-dessus) prépare ce jour-là une future pose de stèle.

Il ne travaille pas au contact des familles. Comme la plupart de ses collègues, il a choisi, pour lui-même, une crémation.

Après des études de lettres, Guillaume Kapfer (page suivante) est devenu maître de cérémonie.



et les prothèses des défunts. Cyril explique comment maintenir la température de l'appareil « à 1200 degrés, pas plus, parce que sinon... », mais on n'écoute plus. On reste interdit devant ces containers. Il y a, en eux, quelque chose qui écorche l'âme.

Cyril, lui, s'en accommode. L'habitude. « Cela peut surprendre mais j'aime beaucoup mon métier », explique-t-il en empoignant la prochaine urne à remplir. Comment le définirait-il, justement ? « Je dirais que je travaille "avec" les défunts, mais "pour" les familles. » C'est bien dit, cela sonne mieux que crématisiste. En poste ici depuis huit ans, il n'a jamais cherché ailleurs : « Le funéraire, c'est simple, soit ce n'est pas votre truc et vous tenez six mois ; soit vous y restez pour la vie. »

Des coups durs, par moments ? Il promet que non. Tout juste concède-t-il « un passage difficile » après avoir assumé la crémation d'un membre de sa famille. « Récupérer les cendres d'un proche avec le racleur, là... C'est dur, oui, forcément. » Il doit regretter de ne pas s'être fait remplacer ce jour-là, non ? « Je n'ai pas dit ça », lance-t-il, bravache. Il ne dit pas l'inverse non plus.

S'il apprécie le contact avec les familles, il se dit las de « tous les non-dits autour des défunts ». C'est-à-dire ? « Faut arrêter ce tabou autour de la mort ; les vivants vivraient mieux... » Il y a plusieurs décennies déjà, l'historien Philippe Ariès, une sommité sur le sujet, écrivait : « La mort, cette compagne familière, a disparu. À la place des mots et des signes que nos ancêtres avaient multipliés, il s'est répandu une angoisse diffuse et anonyme » (lire p. 30). La journée touche à sa fin pour Cyril. Autour du crématorium, l'horizon se pétrifie dans le silence.



Vendredi 7 octobre.

« Le funéraire, ça m'a appris la vie »

Le ciel est couleur deuil. Les obsèques de Simone ont lieu aujourd'hui. Elles seront orchestrées par Guillaume Kapfer, un jeune maître de cérémonie. Arrivé de bonne heure au funérarium, il s'assure qu'on a respecté les dernières volontés de la nonagénaire : porter son manteau en peau de mouton avec, dans la poche, un mouchoir parfumé. Le trentenaire procède ensuite à la mise en bière et pose, quelques instants, sa main sur celles de la défunte. « Il fait toujours ça », murmure une collègue, intriguée. Pourquoi ce geste ? « C'est un signe de respect. Pour moi, la personne dans le cercueil, faut toujours t'imaginer que c'est ta mère. » Le trentenaire invite ensuite les proches à se recueillir une dernière fois. Il ferme le cercueil ; le geste est lent, calme, presque doux. Comme pour contrebalancer la rudesse du moment, l'adieu au visage.

Le corbillard démarre, direction l'église Saint-Pierre de Traînou. Silence dans l'habitacle. Autour, un ●●●



« C'est comme si on était des pestiférés. On incarne la mort, et ça, ça effraie. »

●●● paysage maculé de tristesse. Sur le parvis, le laïc qui va officier réconforte les proches. Il a des mots qui repoussent loin les ténèbres. Les porteurs sortent le cercueil du corbillard et remontent la nef au rythme de *L'Adagio pour cordes* de Samuel Barber. « *Seigneur, accueille Simone dans ta clarté* », implore l'officiant. Les portes de l'église se referment. Place au sacré.

Les porteurs, eux, patientent dehors, près du corbillard ; l'occasion d'échanger. « *Nous, en général, tout le monde s'en fout... Regardez, pendant le confinement : y en avait que pour les soignants. Le funéraire, rien ! Pourtant, le Covid, pour nous, ce n'était pas que des chiffres qui défilent à la télé... On se l'est pris en pleine face !* » Marie-Pierre Arnault, porteuse elle aussi, se souvient : « *À Orléans, le premier décès du Covid, c'était pour moi. La trouille de ma vie ! Faut se replacer dans le contexte : à l'époque, on ne savait rien sur la maladie.* » Ce n'est pas tant l'indifférence de l'opinion qui l'a meurtrie que certaines réactions sur le terrain. Comme ce père de famille glissant à son fils à la vue des croque-morts : « *Ne t'approche pas de ces gens-là.* » Ce mépris, certains jours, elle en pleurerait. « *C'est comme si on était des pestiférés.* » Lucide, elle ajoute : « *Mais on incarne la mort et ça, il n'y a rien à faire, ça effraie.* »

Par moments, des bribes de prière s'échappent de la nef : « *Seigneur Jésus-Christ, regarde avec amour ceux qui sont dans la tristesse.* » Guillaume, le maître de cérémonie, fait signe à son équipe de se tenir prête ; c'est l'heure, pour les porteurs, d'acheminer le cercueil au cimetière, à deux pas d'ici. Le jeune homme, de son côté, installe deux enceintes près de la tombe de Simone. La musique – il en est convaincu – adoucit l'épreuve de l'inhumation. Pendant qu'il fait défiler sa playlist à la recherche de Chopin, un porteur lui chuchote, sourire en coin : « *T'emmêle pas... Ne nous sors pas un gros rap.* »

La famille est enfin au complet. Les agents funéraires, munis de leurs longues cordes, descendent le cercueil en terre. On jette quelques roses. « *Bon voyage, ma Simone* », murmure un proche. Les agents funéraires s'éclipsent pour laisser la famille dans l'intimité.

À l'écart, près du corbillard, un jeune porteur, recruté il y a trois semaines, n'ose rien dire mais il a la main en feu. Guillaume jette un coup d'œil : « *Tu t'es brûlé en faisant coulisser la corde. C'est un coup à prendre, tu verras.* » Le geste est simple mais, entre le poids du cercueil et celui du défunt, il faut tenir à bout de bras près de 200 kg. « *Moi,*

Agent funéraire, Marie-Pierre Arnault a plusieurs missions. Elle s'occupe notamment des transferts, une des tâches les plus difficiles du métier : récupérer les dépouilles, une fois la mort constatée par un médecin, et les transférer au funérarium.



à force, je me suis fait une tendinite à l'épaule droite, confie un porteur. Des fois, j'ai tellement mal que je dois faire démarrer la voiture de la main gauche. » De leur côté, les proches de Simone quittent un à un le cimetière. Sa fille, Catherine, vient remercier Guillaume et son équipe : « Maman est bien fleurie. Merci. » On fait signe à Mickael ; le fossoyeur vient sceller la tombe.

Cet après-midi, Guillaume Kapfer enchaîne avec une cérémonie civile. Cette fois, c'est à lui d'officialier. « C'est le volet le plus intéressant du boulot. » Passé par la fac de lettres, biberonné à Edgar Allan Poe, le trentenaire dit être venu au funéraire « presque par esthétisme ». Il apprécie le contact avec les familles. « Certaines souhaitent du grandiloquent, des citations de Victor Hugo ou de Jules Renard. D'autres, au contraire, veulent qu'on aille droit au but ; les figures de style et les courbettes, ce n'est pas leur truc ! Il faut savoir sentir tout ça. »

La cérémonie à venir le frustre à l'avance ; les enfants du défunt ont tenu à écrire eux-mêmes l'adieu. Il lit donc leur texte et le ponctue par son habituel : « Certains souhaitent-ils prendre la parole pour un dernier hommage ? » Silence dans les rangs. « Alors je vous laisse à la musique et à vos souvenirs. » L'assemblée se recueille une dernière fois sur une chanson de Pierre Perret.

Guillaume se retire sur la pointe des pieds et glisse, à la sortie, « tout s'est bien passé, pas de tensions familiales, rien ». Des frictions, dans un moment pareil ? « Si, si, ça peut arriver. » L'autre jour, un

collègue a fait face à un cataclysme. La cérémonie se déroulait au mieux, les proches se succédaient au micro pour encenser le défunt... jusqu'à ce que l'une des petites-filles dégoupille une grenade : « Grand-père était peut-être gentil et aimant mais il a abusé de moi sexuellement pendant des années. » Guillaume inspire un grand coup : « Enchaîne après ça quand t'es maître de cérémonie... » À ses côtés, l'un des porteurs se représente la scène et grince : « Là, ta minute de silence, tu l'as. Pas besoin de la demander ! »

Le jeune maître de cérémonie dit aimer son métier. Beaucoup même. « Après, il y a quand même des images qui restent », nuance-t-il. Et puis il y a autre chose : « J'ai l'impression que chaque enterrement me prend quelque chose de moi-même. » Quoi ? Il ne trouve pas – encore – les mots. « Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'un jour il y a l'enterrement de trop. L'enterrement qui fait qu'on s'arrête, qu'on ne peut plus. »

Guillaume n'en est pas là. Pour l'heure, côtoyer de près la mort lui ouvre des horizons existentiels. « Cela amène tous les jours à se dire : qu'est-ce que je fais de ma vie ? » Rien de tel pour remettre à leur juste place les aléas du quotidien. « L'autre jour, au supermarché, un type faisait un scandale parce que son bon de réduction de 50 centimes n'était plus valable. J'avais juste envie de lui dire : "Détends-toi, t'es vivant." » Le jeune maître de cérémonie se tait, regarde en lui-même : « Le funéraire, ça m'a appris la vie. »

Guillaume Kapfer (ici, au crématorium lors de derniers préparatifs) estime que son métier lui a ouvert des horizons existentiels, même s'il redoute « l'enterrement de trop ».